

# L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique\*

Leon Anderson et David A. Snow

Volume 33, numéro 2, automne 2001

L'exclusion : changement de cap

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anderson, L. & Snow, D. A. (2001). L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique\*. *Sociologie et sociétés*, 33(2), 13–27.  
<https://doi.org/10.7202/008309ar>



# L'exclusion sociale et le soi :

une perspective d'interactionnisme symbolique\*

## **LEON ANDERSON**

Département de sociologie et d'anthropologie  
Ohio University  
Athens, OH 45701, USA  
anderson@ohio.edu

## **DAVID A. SNOW**

Département de sociologie  
University of California – Irvine  
Irvine, CA 92717, USA

## **INTRODUCTION**

Les questions de stratification et d'exclusion sociale remontent loin dans l'histoire de la plupart des traditions théoriques et des traditions de recherche en sociologie. Chacune de ces traditions présente une perspective qui met en relief certains aspects de la dynamique et des conséquences sociales de l'exclusion. Nous verrons ici en quoi la théorie et la recherche en interactionnisme symbolique aident à comprendre les liens entre l'exclusion sociale et le soi. Lors de cet examen, nous mettons peu l'accent sur les facteurs politiques et économiques de niveau macrostructurel qui ont marqué le gros de la recherche en stratification sociale aux États-Unis et une bonne partie du débat européen (et canadien) sur l'exclusion sociale. Ces recherches ont certes beaucoup contribué à notre compréhension des dimensions structurelles, des déclencheurs et des conséquences d'une variété de sujets reliés aux inégalités et à l'exclusion tels que les différences de classe, la pauvreté, la mobilité, la structure de l'emploi et les différences de revenus et de salaires. Cependant, la concentration sur ces facteurs perd une grande partie de sa pertinence lorsqu'il s'agit d'appréhender les conséquences réelles de l'exclusion sociale dans la vie quotidienne et la psychologie des acteurs sociaux. Si l'on adopte ce dernier point

---

\* Une version précédente de ce texte a été publiée dans la revue *Symbolic Interaction* (2001, vol. 24, n° 4).

de vue, surgit une kyrielle de sujets qui n'ont pas été suffisamment analysés. De quelles manières les systèmes de stratification et d'exclusion se manifestent-ils au niveau microsocial de la vie en société, au niveau de l'interaction ? Quelles sont les conséquences de ces affronts pour ceux qui les subissent ? Comment affectent-ils le sens de soi et l'estime de soi ? Comment les gens font-ils face à ces affronts, à ces insultes et aux autres signes de l'exclusion, comment les gèrent-ils dans le quotidien ?

L'interactionnisme symbolique fournit justement une perspective significative, globale et unifiée théoriquement, pour analyser de telles dimensions de l'exclusion sociale et des inégalités. Michael Schwalbe et ses collègues ont proposé récemment un cadre conceptuel interactionniste à portée générale pour l'analyse des « processus génériques » à l'œuvre dans la reproduction des inégalités (Schwalbe *et al.*, 2000). Leur excellente synthèse de la recherche sur l'inégalité (dans une perspective d'interactionnisme symbolique) fournit des pistes importantes pour ce numéro de *Sociologie et sociétés*. Notre objectif ici est plus restreint. Nous nous limitons à cette partie de la théorie et de la recherche qui porte sur l'exclusion sociale et le soi. C'est pourquoi nous allons nous attarder à trois types de questions.

Tout d'abord, comment les systèmes d'exclusion et d'inégalité se manifestent-ils concrètement et symboliquement dans la vie de tous les jours ? Chemin faisant, à quelles sortes de comportements de déférence et d'affronts les gens font-ils face, qui seraient la marque de l'exclusion ? Ces types de comportements de déférence et d'affronts varient-ils selon le contexte sociospatial ou s'agrègent-ils, et dans quelle mesure ?

Deuxièmement, quelles sont les conséquences du fait qu'on est l'objet ou la victime de l'exclusion et de la stigmatisation ? Quelles différences, s'il y en a, cela fait-il dans l'organisation de sa vie quotidienne, dans l'affectation de son temps et de ses énergies, dans l'estime de soi et dans le sens qu'on a de soi ?

Troisièmement, comment les gens font-ils face aux affronts, aux insultes et aux autres signes — subtils et moins subtils — de l'exclusion ? Comment composent-ils avec ces signes dans la vie quotidienne ? Quelles stratégies utilisent-ils concrètement pour faire face à l'idée d'un affront potentiel et pour faire face à l'affront tel qu'il se matérialise ?

Nous utiliserons souvent les termes d'inégalité et d'exclusion de manière interchangeable lorsque nous aborderons ces questions. Chacun de ces concepts a été défini de diverses façons ; ces définitions mettent cependant l'accent sur des aspects très semblables (mais non identiques) et elles suscitent des intérêts de recherche semblables. Les processus et les structures auxquels ces deux concepts renvoient mènent au fait que les membres de certaines catégories sociales sont perçus comme ayant moins de valeur pour la société, comme recevant moins de ressources matérielles et symboliques et comme n'ayant pas droit aux ressources qui permettent d'agir efficacement en société. Notre objectif est de montrer que l'interactionnisme symbolique fournit une richesse d'intuitions de même qu'une perspective théorique cohérente pour comprendre le fonctionnement du soi devant des processus sociaux et des interactions sociales produisant de l'inégalité et de l'exclusion. Pour orienter les lecteurs intéressés, nous nous

référons à un large spectre de recherches en interactionnisme symbolique qui traitent de ces processus d'exclusion et de résistance. Nous donnons aussi plusieurs exemples des processus à l'œuvre, exemples tirés surtout de nos propres recherches auprès des sans-abri et auprès d'autres marginaux ou exclus.

### LES MANIFESTATIONS QUOTIDIENNES OU L'EXPRESSION DE L'INÉGALITÉ

Les interactionnistes aident à comprendre l'exclusion sociale en éclairant au niveau microsocial, au niveau de la vie quotidienne, les manifestations et les contextes divers de l'inégalité et de l'exclusion. La recherche en interactionnisme symbolique met au jour les manifestations omniprésentes et, en grande partie, non reconnues, de l'inégalité et de l'exclusion dans une variété de formes et de processus sociaux. Elle le fait en allant au-delà des manifestations — habituellement prises en compte — de la stratification de classe (et plus récemment, de l'inégalité de genre) et de l'exclusion concomitante de segments de la population en termes économiques, en termes de scolarisation et d'autres avantages matériels; elle le fait en allant au-delà ou en établissant des liens avec ces manifestations. Cette contribution est possible en raison de l'attention que les interactionnistes accordent à l'action située et, par conséquent, à ce que les gens font et vivent au cours de leurs contacts quotidiens; elle est aussi possible en raison de la sensibilité de la recherche ethnographique à ce genre de préoccupations.

Les premiers écrits d'Erving Goffman (qu'on pense en particulier à *The Presentation of Self in Everyday Life* [1959]) jusqu'à son livre *Relations in Public* (1971) constituent le travail le plus nourri produit par un seul chercheur interactionniste dans ce domaine; ils ont servi de modèle et d'inspiration. Les analyses percutantes de Goffman sur l'interaction sociale révèlent le caractère multiforme du pouvoir dans les interactions sociales, y compris, entre autres manifestations, le contrôle de l'espace social pour l'accomplissement des jeux théâtraux, les comportements typiques de déférence et d'exclusion de même que le contrôle et la manipulation des définitions de situation qui structurent l'interaction.

Charles Derber (1979), qui s'inspire des analyses de Goffman et qui s'appuie fermement sur elles, a exploré la nature stratifiée de l'« attention » dans la vie en société. Derber fait remarquer que « la manière dont les gens cherchent et reçoivent de l'attention, la quantité d'attention qu'ils sont susceptibles de recevoir, sont significativement modulées par leur rôle social et par leur statut au sein des hiérarchies sociales importantes » (1979, p. 39). L'inclusion, ou l'exclusion, en tant qu'objet digne de retenir l'attention dans l'interaction n'est pas simplement un reflet du statut social; elle joue plutôt un rôle très important dans la création et la reproduction de l'inégalité, elle en est même constitutive. Comme l'indique Derber (p. 41-42),

Les inégalités de surface ne sont pas simplement des sous-produits intéressants du pouvoir économique et social; elles sont une dimension intrinsèque de sa structure même. Les systèmes de stratification créent des distinctions quant à la valeur sociale d'un individu, distinctions qui sont communiquées, apprises et appliquées dans les processus ordinaires d'interaction en face à face. Les membres des classes inférieures sont considérés comme

méritant moins d'attention dans leurs relations avec les membres des classes supérieures ; ils sont ainsi soumis à des pertes subtiles mais systématiques en situation de face à face. Il s'agit là d'un aspect de la hiérarchie de classe. Accorder de l'attention à ceux qui sont définis par les classes supérieures comme « meilleurs » ou plus importants, repose au cœur même du pouvoir de classe.

Ce que Derber désigne comme de l'« attention négative » est aussi très stratifié comme notre propre recherche auprès des sans-abri le montre. Ces derniers vivent généralement dans un état presque constant de manque d'attention sauf lorsqu'ils sont soumis à une attention négative, par exemple lorsqu'ils sont l'objet de sarcasmes de la part des passants et lors des intrusions de la part des agents de police, intrusions qui réaffirment leur statut de dégradé ou d'inférieur. Les personnes placées au bas de l'échelle sont non seulement souvent perçues comme ne méritant pas d'attention, sauf de l'attention négative, mais on peut aussi les rendre invisibles. Goffman (1959) l'a fait remarquer dans son analyse dramaturgique des subordonnés, en particulier dans ses commentaires sur les valets et les domestiques. De la même façon, plusieurs des personnes en chaise roulante se plaignent du fait « qu'on les traite comme des non-personnes (dans les commerces) lorsqu'elles sont accompagnées de personnes qui marchent » (Spencer Cahill et Robin Eggleston, 1995, p. 685).

Le travail de Barry Schwartz sur la relation entre l'inégalité et le temps d'attente révèle d'autres manifestations de l'inégalité et de l'exclusion. Schwartz montre qu'en général, plus une personne est puissante et importante, plus l'accès à cette personne a tendance à être régulé. C'est ainsi que les personnes les moins puissantes peuvent toujours être rencontrées par autrui selon sa volonté alors que les personnes les plus puissantes ne peuvent être vues que « sur rendez-vous » (1975, p. 19). De nombreuses études ethnographiques montrent en détail comment le temps d'attente est une caractéristique particulièrement significative de la vie quotidienne des personnes au bas de l'échelle, comme les donneurs de plasma qui sont pauvres (Kretzmann, 1993) et les personnes qui souffrent de maladie mentale et qui sont appauvries (Estroff, 1981). Il n'y a rien d'étonnant au fait que nous avons trouvé que les sans-abri passent quotidiennement de longues heures à attendre des repas, du travail journalier et même un abri (Snow et Anderson, 1993).

Comme le font remarquer les interactionnistes, la stratification sociale est reproduite dans les expressions symboliques du pouvoir social et, souvent, dans des expressions qui excluent les individus ou qui diminuent leur participation potentielle à des actions qui affectent directement leur bien-être matériel. C'est ainsi que Jaber Gubrium (1980) a étudié comment les patients en gériatrie sont exclus de la participation aux décisions dans les centres d'hébergement. C'est ainsi que William Darrough (1989) et Gale Miller (1991) ont mis en évidence les stratégies interactionnelles et discursives qui balisent l'action de jeunes démunis pendant les périodes de libération conditionnelle et dans les programmes d'incitation au travail. C'est ainsi que Donileen Loseke (1992) et Ruth Horowitz (1995), parmi d'autres, ont décrit minutieusement le jeu du pouvoir dans les organismes offrant des services aux femmes des classes inférieures qui vivent

des situations difficiles. Dans chacune de ces études et dans une variété d'autres études interactionnistes, on constate que le personnel des services sociaux limite les chances des clients de dire leurs propres histoires ou qu'il incite ces clients à énoncer des histoires qui sont compatibles avec les services et les ressources que les agences préfèrent offrir. Les services et les thérapies reflètent la structure du pouvoir de l'institution telle qu'elle se révèle dans la répartition de l'attention; les acteurs institutionnels qui ont plus de pouvoir apprennent — consciemment et inconsciemment — à remplir efficacement la mission de l'institution et ce, en partie, en limitant et en orientant l'attention qu'ils accordent à leurs clients et à leurs patients. William Yoels et Jeffrey Clair (1994) ont montré, par exemple, comment les étudiants de médecine apprennent, au cours de leur socialisation professionnelle, à réduire efficacement le temps d'interaction avec les patients. Dans la même veine, J. William Spencer et Jennifer McKinney (1997) ont mis en évidence les astuces de rhétorique que le personnel des services sociaux utilise pour limiter le temps d'entrevue avec les sans-abri. Quant à nous, nous avons établi comment les services sociaux et les œuvres charitables ont tendance à placer leurs interactions avec les sans-abri dans le cadre de leurs caractéristiques négatives telles que perçues, comme leurs maladies mentales et leurs toxicomanies. S'ils veulent recevoir des services, les sans-abri doivent se soumettre, en partie du moins, à cette vision qu'on a d'eux; en fait, ils peuvent apprendre à manipuler ces stéréotypes pour pouvoir obtenir des services comme dans le cas des personnes sans abri qui disent avoir des « problèmes d'alcool » de manière à obtenir un logis stable pendant les mois d'hiver (Snow et Anderson, 1993).

En plus des études sur les manifestations de l'inégalité et de l'exclusion mentionnées jusqu'ici, les chercheurs féministes en interactionnisme symbolique ont développé de plus en plus de connaissances sur l'inégalité sociale de genre sur le marché du travail rémunéré, y compris la stratification de genre qui s'applique à la reconnaissance de la valeur du travail, particulièrement du travail qui comprend du soutien et des soins, travail qu'Arlene Kaplan Daniels (1987) a appelé le « travail invisible ». Dans son livre *Gender Trials: Emotional Lives in Contemporary Law Firms* (1995), Jennifer Pierce prend appui sur la conceptualisation du « travail émotionnel » effectuée par Arlie Hochschild (1983) pour analyser le travail de soutien et de soins qui, même s'il n'est pas reconnu dans les descriptions officielles d'emploi et s'il n'est pas présenté dans les annonces d'emploi, est néanmoins requis du personnel de bureau et paralégal féminin. D'après Pierce, un tel type de travail est invisible en raison de la culture institutionnelle à caractère patriarcal qui présuppose que de telles activités font partie de la biologie des femmes. Cependant, lorsque ce sont des hommes qui font ce genre de travail, on leur accorde une attention spéciale, plus de soutien et en plus, très souvent, de plus grandes récompenses matérielles. C'est du moins ce que fait observer Pierce et c'est ce que Christine Williams (1995) analyse plus minutieusement. Dans le prolongement des travaux de Pierce et de Williams, Kathryn Lively conclut, dans son étude récente sur la professionnalisation paralégale, que les paraprofessionnelles féminines ne reçoivent ni ressources ni reconnaissance et qu'elles sont piégées par une double contrainte.

Si leurs comportements, leur apparence, leurs manières et leurs émotions ne sont pas « typés » ou s'ils sont trop semblables à ceux des hommes, elles courent le risque d'être étiquetées « *ball busters* »... Ce n'est que lorsque leurs comportements, leur apparence, leurs manières et leurs émotions leur permettent d'être des non-personnes ou d'être invisibles, que ce personnel paralégal peut être perçu comme des professionnelles (2001, p. 363).

L'attention, le temps d'attente et la reconnaissance du travail comme patterns sociaux constituent un éventail de manifestations symboliques et interactionnelles de l'exclusion auxquelles les chercheurs en interactionnisme symbolique ont accordé leur attention. Les manifestations interactionnelles de l'inégalité et de l'exclusion apparaissent aussi dans une pléthore d'autres activités dans lesquelles on refuse un traitement pleinement humain à certaines catégories de personnes et dans lesquelles ces personnes sont l'objet d'intrusions et d'agressions, y compris regarder avec insistance, toucher, interrompre, froncer les sourcils et traiter comme élément anonyme d'une foule (Karp et Yoels, 1986, p. 177-182). Vivre au bas de l'échelle, ce n'est pas seulement être exclu en ce qui a trait aux revenus, à la scolarisation et aux services médicaux, c'est aussi devoir supporter une série d'affronts symboliques qui, souvent, n'arrivent pas isolément les uns des autres et qui portent atteinte à la perception qu'on a de sa propre valeur et de son efficacité. Ayant fait ce constat sur les traits caractéristiques (réels ou pressentis comme menace) de la vie quotidienne des personnes démunies socialement, qu'est-ce que l'interactionnisme symbolique a à dire sur les conséquences de tels affronts et atteintes à la dignité, du point de vue du soi ?

### LES CONSÉQUENCES DE L'INÉGALITÉ POUR LE SOI

Viktor Gecas et Peter Burke, dans leur recension des écrits sur le soi et l'identité (*Sociological Perspectives on Social Psychology*) discutent de la recherche en psychologie sociale qui porte sur l'impact de l'inégalité et de l'exclusion sociale sur le soi ; ils notent que cette recherche ne mène pas à des conclusions probantes (1995, p. 51-55). Quelques études, comme les fameuses études de Kenneth et de Mary Clark (1947) sur les poupées, indiquent qu'il y aurait un impact décisif de l'inégalité de race sur le concept de soi chez les enfants. D'autres études (comme celles de Rosenberg et Rosenberg, 1989, et de Yancey, Rigsby et McCarthy, 1972) ne montrent aucun lien entre ces deux phénomènes, du moins pas de lien négatif comme celui montré par les Clark. On peut expliquer théoriquement chacun de ces constats, la plupart de ces explications tournant autour de la notion modifiée d'« évaluations en miroir ». Dans cette optique, le concept de soi est compris comme une structure mentale interne qui refléterait en grande partie la structure sociale externe (à tel stade du développement social de l'individu) et qui serait plutôt déjà bien établie au début de l'âge adulte.

Il existe un autre type d'explication semblable, toujours en psychologie sociale dans la mesure où l'on s'attarde à la stabilité du concept de soi, mais qui s'inspire davantage de l'interactionnisme symbolique. Il s'agit de ce que Morris Rosenberg (1981) appelle l'approche « biographique » selon laquelle le concept de soi est une « caractéristique

stable et persistante de la personnalité» qui provient en premier lieu des évaluations en miroir des jugements qu'autrui porte sur soi. Rosenberg considère que l'interprétation que le soi donne aux jugements d'autrui fait une différence mais il insiste sur le fait que le concept de soi est en grande partie déterminé par le contexte social primaire de l'individu. Il défend par conséquent l'idée suivante. L'explication des résultats contradictoires de la recherche reposerait sur un manque de clarification quant au groupe ou aux groupes de référence qui constituent le champ perceptible dans lequel se produisent les évaluations de soi. À la différence d'Erik Erikson (1968) et d'autres qui ont défendu l'idée d'un lien entre statut minoritaire et estime de soi, Morris Rosenberg et Roberta Simmons (1972) ne voient aucun lien entre ces deux phénomènes. Rosenberg (1981) prétend qu'au lieu de s'arrêter aux enfants des minorités dans leurs relations avec la majorité blanche avec laquelle ils peuvent n'avoir le plus souvent que des contacts minimales ou superficiels, les chercheurs devraient plutôt s'attarder au contexte socioculturel de la vie quotidienne de ces enfants et de ces adolescents. Lorsqu'ils appliquent leur propre recommandation, Rosenberg et ses collègues trouvent que les enfants des minorités ne souffrent pas plus de problèmes d'estime de soi que la plupart des autres enfants.

D'un point de vue interactionniste, les idées et la recherche de Rosenberg ont beaucoup de sens puisqu'elles replacent l'estime de soi dans les contextes les plus immédiats dans lesquels les individus sont inscrits et passent la plus grande partie de leur temps. Les idées de Rosenberg se rapprochent dans le fond de l'idée d'évaluation en miroir à la différence près que la source de ces évaluations significatives est localisée plus près du contexte immédiat de vie. Une objection soulevée par d'autres interactionnistes contre l'interprétation de Rosenberg consiste à dire qu'autrui a plus d'importance que l'acteur ou l'agent dans la dynamique du concept de soi et de l'estime de soi. Après avoir passé en revue la recherche actuelle sur les évaluations en miroir, Gecas et Burke concluent que «le processus des évaluations en miroir n'agit pas toujours ni dans toutes les conditions» (1995, p. 51). Comme ils l'écrivent, «Le soi n'est pas simplement une éponge passive qui absorbe de l'information venant de son environnement; le soi est un agent actif qui se met à l'œuvre en fonction d'une variété de processus qui lui rapportent quelque chose (1995, p. 51).

Cette conclusion est tout à fait cohérente avec les travaux, entre autres, de Blumer, Goffman et Strauss qui sont identifiés à la perspective interactionniste. Ces auteurs reconnaissent l'importance à accorder aux opinions d'autrui ou aux évaluations en miroir mais ils insistent pour affirmer que cette analyse de l'influence des opinions d'autrui sur le concept de soi doit s'accompagner d'une conception des acteurs sociaux en tant qu'êtres volontaires et ingénieux. En d'autres mots, ils plaident en faveur d'un retour à un aspect subjectif et spontané du soi que George Herbert Mead (1934) a appelé métaphoriquement le «Je».

Ce plaidoyer est présenté avec vigueur dans l'œuvre d'Anselm Strauss, *Mirrors and Masks* (1969). Lorsqu'il met l'accent sur le processus d'interprétation comme élément important dans la compréhension des réactions des individus face aux évaluations d'autrui, Strauss écrit que le soi n'est pas tout simplement une image en miroir des



évaluations et des définitions produites par autrui. Si les évaluations d'autrui ne sont pas compatibles avec les siennes, l'individu doit réévaluer ses perceptions mais il peut alors accepter ou rejeter ces évaluations, ou encore adopter une position intermédiaire plus ambivalente en réaction à ces évaluations d'autrui.

Goffman (1963), dans son analyse des stigmates et de la gestion des stigmates, pousse un pas plus loin l'accent que Strauss met sur les capacités de création et d'interprétation des individus. En effet, l'analyse de Goffman se déplace d'une conception intériorisée de l'identité pour se situer sur le plan de l'interaction. L'approche dramaturgique de Goffman éclaire le caractère interpersonnel de l'action sociale et elle se préoccupe de la capacité des acteurs à produire des rencontres sociales satisfaisantes, ce qui leur permet d'établir une apparence de valeur morale. De ce point de vue, le coût d'un statut social inférieur provient des difficultés que l'acteur doit vaincre s'il cherche à établir sa propre valeur morale dans le déroulement de l'interaction. Même s'il est bien difficile pour les personnes au bas de l'échelle de se tailler une position d'autonomie et de valeur morale perceptible, il n'en demeure pas moins qu'elles y arrivent souvent comme Goffman et ses disciples l'ont clairement démontré. Les interactionnistes ont fourni des analyses minutieuses sur les manières par lesquelles les pauvres, les minorités, les personnes qui vivent en institution et celles qui possèdent des « identités entachées » selon les termes de Goffman, gèrent leurs stigmates et, selon le cas, leur subordination. De telles analyses montrent que les êtres humains sont très créatifs lorsqu'il s'agit d'interpréter, de réinterpréter et de s'insérer dans le monde social de manière à préserver un sens de soi qui est positif.

À la lumière de ces différents constats, que peut-on dire sur ce que les interactionnistes apportent comme propositions — ancrées théoriquement et empiriquement — sur les liens entre les affronts à son propre statut et le concept de soi? Tant les données d'enquête que la recherche ethnographique montrent que les liens entre le concept de soi, l'identité et autrui sont plus complexes et plus contingents que ce qu'on a pensé jusqu'à maintenant. Il n'y a pas de processus automatique d'évaluation en miroir qui soit à l'œuvre dans les liens entre les affronts d'un côté, et le concept de soi et l'estime de soi, de l'autre. Il faut plutôt penser que les activités cognitives et autres de l'acteur social sont déterminantes quant à l'impact de la stigmatisation ou de la subordination. Se faire attribuer une identité sociale négative ne se traduit pas automatiquement en une acceptation de cette identité, peu importe jusqu'à quel point le statut social de la personne est dénigré ou méprisé. En effet, l'acteur social peut adopter une vision tout à fait contraire.

Bien sûr, il ne s'agit pas de passer sous silence les coûts de ces affronts répétés subis par les personnes au bas de l'échelle. Même si ces coûts ou ces effets négatifs ne se traduisent pas nécessairement en atteintes au concept de soi, il est raisonnable de penser que ces coûts sont considérables, surtout en termes d'énergie et de temps psychiques et sociaux qui doivent être consacrés au processus de sauvetage et de rédemption. Sur une longue période, le prix à payer peut mener à une capacité diminuée de sauver et de remonter le soi mais il s'agit là d'une question empirique qui requerrait une enquête plus poussée.

Ces constats indiquent finalement que les interactions sociales en contexte sont le meilleur poste d'observation qui puisse permettre de comprendre les liens entre l'exclusion sociale, les affronts attribuables à son statut et le soi. C'est pourquoi nous passons ici à une discussion sur la gestion des stigmates en situation d'interaction.

### LES STRATÉGIES DE GESTION DES STIGMATES EN SITUATION D'INTERACTION

Nous avons fait remarquer que la relation entre l'inégalité et le soi n'est pas toujours aussi directe que le pensent les chercheurs en sciences sociales. En effet — c'est une raison parmi d'autres — la plupart des êtres humains sont plus créatifs que ce que postulent plusieurs théories sociologiques. En termes simples, les êtres humains prennent, de manière routinière et ingénieuse, des dispositions pour réduire l'occurrence des affronts et de la dégradation, ou pour diminuer la force de leur impact. Les interactionnistes, en plus de nous signaler la présence d'une grande variété de manifestations quotidiennes de l'exclusion, ont joué un rôle important dans le signalement des stratégies d'interaction et de la résilience des acteurs sociaux qui font face aux affronts et à la subordination qui cherchent à les stigmatiser.

Lorsque les acteurs sociaux font face aux affronts et à la subordination qui les diminuent, ils ont tendance à répondre de manière à préserver une partie de leur dignité, leur sens de l'autonomie et même leur propre importance. Goffman, dans son livre *Asylums* (1961), fournit de nombreux exemples percutants des procédés qu'adoptent les reclus dans les institutions totalitaires; il élabore aussi sur la vie souterraine construite et entretenue par les reclus. Une façon de faire face aux stigmates est, bien sûr, de se tourner vers les autres personnes stigmatisées de la même façon et d'en faire son groupe de référence. C'est ce que Goffman (1963) appelle la gestion des stigmates intra-groupe (*in-group*). Ainsi, Elijah Anderson (1978) a décrit, par exemple, comment les Noirs qui vivent dans la rue se retrouvent au Jelly's Bar. Nous avons discuté des stratégies de gestion des stigmates qu'adoptent les sans-abri avec le concours de leurs pairs (Snow et Anderson, 1993; Anderson, Snow et Cress, 1994). Font partie de ces stratégies les activités auxquelles se livrent souvent les sans-abri et que nous avons appelées « le travail sur l'identité » (Snow et Anderson, 1987). Ces activités leur permettent de rejeter l'identité dégradée qu'on leur attribue, ou de composer avec celle-ci, pour se concentrer sur une identité qui leur permet de préserver une image positive d'eux-mêmes. Ce travail sur l'identité peut prendre des formes diverses, comme prendre une distance par rapport à son rôle, y adhérer totalement, raconter des histoires dans le but implicite de dévoiler une identité positive. Ainsi, les sans-abri qui vendaient leur plasma, par exemple, s'adressaient parfois à leurs pairs, dans les centres de prélèvement, en insistant sur leur capacité à affronter un personnel médical incompetent, sans peur et avec assurance; ceci leur permettait de construire une image positive d'eux-mêmes dans un contexte par ailleurs dégradant (Snow et Anderson, 1994). Une telle mise en scène de l'identité chez les sans-abri même lorsqu'elle était peu crédible (par exemple, l'allusion à de la richesse personnelle ou aux exploits accomplis) était peu souvent remise en question par leurs pairs. Les sans-abri avaient plutôt tendance à accepter en ap-

parence les prétentions d'identité ; ils participaient ainsi à des fabrications qui avaient pour effet de renforcer des prétentions positives de statut et de valeur morale (même si elles étaient éphémères).

Des stratégies très variées d'une autre sorte sont utilisées dans les interactions avec les personnes de l'extérieur (*out-group*) qui ne partagent pas les mêmes caractéristiques ou attributs stigmatisants que ceux de l'individu stigmatisé. Dans notre recherche sur les sans-abri, nous avons fait particulièrement attention aux stratégies que ceux-ci utilisent lors de leurs interactions, dans des endroits publics, avec les gens qui ont un domicile, stratégies adoptées pour faire face à des stigmates présents ou potentiels (Anderson, Snow et Cress, 1994). Nous avons noté l'existence de quatre types de stratégies (*op. cit.*) qui ont, chacune, été aussi décelées par des interactionnistes dans leurs recherches sur d'autres groupes stigmatisés. L'une de ces stratégies est d'essayer de passer pour un individu non stigmatisé lorsqu'on est en présence d'autrui ; cette stratégie est associée dans la culture populaire aux homosexuels qui restent dans l'ombre. Le contrôle de l'information que cette stratégie implique se retrouve parmi les individus potentiellement « discréditables » dont les stigmates peuvent être cachés, y compris chez les individus souffrant de maladies physiques et psychiques (Charmaz, 1991 ; Herman, 1993). Nous avons aussi observé que plusieurs sans-abri essayaient de cacher des objets (comme des couvertures enroulées) ou de modifier leur apparence, objets et apparence qui servent de symboles ou d'identification du stigmate, et ce, pour éviter d'être repérés comme sans-abri.

Le « trompe-l'œil », comme Goffman l'appelle, est une deuxième stratégie que nous avons observée plus fréquemment parce qu'elle est plus accessible pour les sans-abri. Si se faire passer pour quelqu'un d'autre est une stratégie qui permet de cacher son statut pour éviter la stigmatisation, le trompe-l'œil implique l'aveu de ce statut mais de manière à pouvoir en détourner l'attention d'autrui. Ainsi, certains sans-abri donnent, par exemple, des spectacles dans la rue comme chanter ou déclamer des poèmes, une façon de présenter une image positive d'eux-mêmes ; d'autres amènent leur animal domestique dans la rue, une façon d'initier une interaction avec des personnes qui, autrement, ne seraient pas normalement entrées en contact avec eux (Anderson, Snow et Cress, 1994).

À d'autres moments ou dans d'autres circonstances, les personnes stigmatisées présentent des comportements de défi, enfreignant ou remettant sciemment en question les conventions sociales et ce, de manière à rejeter les affronts moraux humiliants ou le ridicule, ou à y parer. Carol Brooks Gardner (1995) décrit, par exemple, comment certaines femmes rétorquent au harcèlement public en répondant oralement au harceleur ou même en le frappant. Une autre réaction de défi — que Goffman (1971) appelle la « non-adhésion significative » aux définitions dégradantes du soi — peut s'illustrer à l'aide de l'exemple suivant : un sans-abri mal entendant qui, après avoir été chassé d'une agence d'emploi, se met au beau milieu d'une intersection achalandée, les poings levés au-dessus de la tête, et arrête le trafic pendant quelques minutes jusqu'à ce qu'un agent de police procède à son arrestation (Snow et Anderson, 1993).

Ce ne sont cependant pas tous les comportements qui défient les conventions sociales, qui sont aussi clairement agressifs. Mitchell Duneier et Harvey Molotch ont récemment décrit ce qu'ils ont appelé le « vandalisme d'interaction » des sans-abri noirs prenant, par exemple, plaisir à déranger des femmes blanches de classe moyenne dans les rues de Greenwich Village en « brisant l'ordre mondain » habituellement sous-jacent aux interactions verbales (1999, p. 1290).

L'action collective constitue une quatrième et dernière stratégie que nous avons observée chez les sans-abri qui doivent composer avec la stigmatisation qu'ils rencontrent et vivent. Bien qu'elle ne soit pas aussi fréquente que les tentatives de se faire passer pour quelqu'un d'autre, de tromper ou de défier, elle n'est pas rare. Ainsi, Cress et Snow (2000), dans leur étude de la mobilisation collective chez les sans-abri, dans dix-huit des plus grandes villes américaines, entre 1980 et 1992, ont colligé des données sur plus de cinq cents actions collectives et ils ont montré l'existence d'activités de mobilisation dans quinze mouvements sociaux de huit grandes villes américaines.

D'autres chercheurs ont aussi observé une mobilisation semblable chez les sans-abri autour d'enjeux comme l'occupation de l'espace, la destruction de leurs habitudes quotidiennes et de leurs manières de se loger (Snow et Mulcahy, 2001; Wright, 1997). Retenons que, parmi leurs divers résultats de recherche, ceux qui sont les plus pertinents ici pointent vers le développement d'un sens du pouvoir et de l'efficacité chez les participants actifs, la présence d'une identité de groupe positive et un sens de ce que d'autres chercheurs ont appelé la « désaliénation » (Foss et Larkin, 1986). Certains des mots d'ordre adoptés par des organismes s'occupant de mobilisation des sans-abri à travers les Etats-Unis reflètent bien les conséquences ou les résultats psychologiques de l'action collective et les mettent très bien en relief. Mentionnons-en deux, « Sans abri mais pas sans ressources » et « Attention le monde, les soumis se préparent », qui évoquent particulièrement bien ce sens de l'action collective et d'une identité collective. Ces constats sur les effets de l'action collective ne sont pas propres aux sans-abri; on a pu les faire aussi dans le cas d'autres mouvements se portant à la défense de divers groupes stigmatisés et subordonnés comme le mouvement des droits civiques chez les Noirs (« Le noir, c'est beau ») et le mouvement des gais (« la fierté d'être gai »).

L'action collective fournit non seulement une façon de parer à un traitement matériel et symbolique stigmatisant, et de le mettre au défi, mais aussi un moyen de produire un sens plus aigu de l'efficacité et une image positive tant au niveau individuel que collectif. De plus, l'action collective qui accroît l'efficacité et l'identité, ou ce que certains chercheurs ont appelé les mouvements sur l'identité, peut avoir des effets secondaires positifs en termes de psychologie sociale pour l'ensemble des personnes que ces mouvements sont censés représenter. Pour être plus précis, nous ferions l'hypothèse que des mouvements puissants et durables, comme le mouvement pour les droits civiques, peuvent influencer le concept de soi et l'estime de soi d'un grand nombre de personnes au-delà des acteurs centraux de ces mouvements. Et si tel était le cas, cela permettrait de comprendre les divergences entre les études des Clark et celles de Rosenberg et de ses collègues pour ce qui est du concept de soi chez les Noirs américains. Ce que les Clark

ont mis en évidence peut être exact étant donné le contexte politique et le tempérament des Noirs américains à cette époque. Ces deux éléments ont beaucoup changé pendant les années 1960. L'action collective peut aider à modifier le contexte social et politique dans lequel le concept de soi, l'identité et l'estime de soi sont en partie inscrits. Voilà ce qu'il faut retenir.

## CONCLUSION

Les interactionnistes ont étudié les manifestations de l'inégalité et de l'exclusion au niveau de la vie quotidienne, au niveau de l'interaction. Nos études montrent l'existence d'un réseau de pratiques d'exclusion sociale, subtiles et moins subtiles; elles remettent aussi en question des croyances habituelles quant aux effets de ces affronts et de ces insultes sur le concept de soi et l'estime de soi. Le soi social fait preuve d'une résilience remarquable face à l'inégalité et à l'exclusion; c'est du moins ce que les interactionnistes défendent comme position. Cette résilience est en grande partie attribuable aux stratégies d'interaction et aux processus d'interprétation que les acteurs sociaux mettent en place pour composer psychologiquement et socialement avec l'exclusion et la stigmatisation.

Il nous semble que deux caractéristiques principales de l'interactionnisme symbolique sont à la source de sa contribution à l'étude de l'inégalité et de l'exclusion sociale. Premièrement, ce courant de pensée met l'accent sur l'interaction sociale située comme lieu approprié pour examiner la dynamique de la vie en société. À ce niveau, nous prétendons qu'une des missions déterminantes de la recherche ethnographique est de fournir une description des contextes sociaux dans lesquels vivent les marginaux et les exclus, une description qui soit minutieuse et respectueuse. Deuxièmement, ce courant met l'accent sur l'être humain en tant qu'agent, mettant ainsi en évidence les capacités d'interprétation des acteurs sociaux de même que leurs capacités à adopter des lignes de conduite, au lieu de réagir simplement aux stimuli sur leur chemin. Il en résulte une compréhension de la stratification et de l'exclusion sociale, plus complexe que celle que produisent des perspectives qui s'attardent uniquement aux facteurs structurels macroscopiques ou des analyses discursives des représentations textuelles de «l'autre».

Ces deux caractéristiques entremêlées de l'interactionnisme symbolique montrent l'attention que ce courant accorde aux liens entre la théorie et la méthode. Une connaissance intime des mondes sociaux, dans lesquels les exclus et les stigmatisés vivent, permet de rendre compréhensibles plusieurs de leurs comportements qui, à première vue, apparaissent étranges ou pathologiques aux yeux de personnes à l'extérieur. Ainsi, certains comportements des sans-abri qui sont perçus comme des indicateurs de maladie mentale (par exemple, se parler à soi-même et avoir une apparence négligée) devraient plutôt être compris comme des mécanismes d'adaptation et des conséquences de leurs conditions de vie. Un des rôles de l'interactionnisme symbolique dans sa compréhension de l'exclusion sociale consiste, en partie du moins, à mettre à l'épreuve de l'empirie, les perceptions tronquées des acteurs sociaux qui caractérisent plusieurs autres approches théoriques et méthodologiques (Snow, Anderson et Koegel, 1994).

Même si l'interactionnisme peut aller bien au-delà des liens entre les dynamiques d'exclusion et le soi, dans sa contribution à l'étude de l'exclusion sociale, il n'en demeure pas moins que le rôle du soi demeure une question d'importance vitale même lorsque la recherche d'inspiration interactionniste porte sur les processus sociaux et institutionnels plus largement. En effet, le soi n'est pas significatif seulement au niveau microsocial de l'interaction. Il faut plutôt penser que les sociétés se reproduisent et changent à travers l'interaction entre des soi sociaux dans des contextes économiques, politiques et culturels structurés. Il est par conséquent nécessaire que l'analyse et la recherche en sociologie prennent appui sur une connaissance adéquate de l'expérience du soi en contexte d'exclusion, et de ses réactions à ce contexte. Nous croyons que l'interactionnisme symbolique fournit une base théorique et empirique riche à partir de laquelle on peut accéder à une telle connaissance. ◆

### RÉSUMÉ

L'interactionnisme symbolique fournit une base théorique et empirique riche pour comprendre les liens entre l'exclusion sociale et le soi. L'exclusion et la dégradation reliées à l'inégalité se manifestent dans une variété d'affronts au soi, symboliques et interactionnels, comme la manière de faire attention à une personne, le temps d'attente et la reconnaissance du travail produit. Les conséquences de la stigmatisation et des pratiques d'exclusion pour le concept de soi et l'estime de soi ne sont, cependant, pas aussi graves que ce qu'on croit; cela est dû aux stratégies que les personnes utilisent pour faire face à la stigmatisation. S'appuyant sur un examen minutieux de l'interaction sociale située, l'interactionnisme symbolique remet en question des modèles plus déterministes de l'inégalité et de l'exclusion sociale, et il accentue de manière importante le rôle de la résilience et de la créativité des acteurs sociaux.

### SUMMARY

Symbolic interactionism provides a rich theoretical and empirical base for understanding the relationship between social exclusion and the self. The exclusion and denigration associated with inequality are manifest in a range of symbolic and interactional affronts to the self, such as the patterning of attention, of waiting, and in recognition for labor. The consequences of stigmatizing and exclusionary practices for individuals' self-concepts and self-esteem, however, are frequently less severe than might be anticipated, due largely to the strategies that people use to negotiate stigmatization. Based on detailed examination of situated social interaction, symbolic interaction challenges more deterministic models of social inequality and exclusion and dramatically emphasizes the resiliency and creativity of social actors.

### RESUMEN

El interaccionismo simbólico proporciona una rica base teórica y empírica para comprender los nexos entre la exclusión social y el "sí mismo". La exclusión y la degradación unidas a la desigualdad, se manifiestan en una variedad de ultrajes al "sí mismo", simbólico e interaccional, como por ejemplo, la manera de poner atención a una persona, el tiempo de espera y el reconocimiento del trabajo producido. Las consecuencias de la estigmatización y de las prácticas de exclusión para el concepto de sí y la estima de sí no son, sin embargo, tan graves como uno

cree; ésto se debe a las estrategias que las personas utilizan para hacer frente a la estigmatización. Apoyándose sobre un examen minucioso de la interacción social arraigada, el interaccionismo simbólico pone en cuestión modelos más deterministas de la desigualdad y de la exclusión social, y acentúa de manera importante el rol de la resiliencia y de la creatividad de los actores sociales.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, E. (1978), *A Place on the Corner*, Chicago, University of Chicago Press.
- ANDERSON, L. et D. A. SNOW (1994), «L'Industrie du plasma», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 104, p. 25-33.
- ANDERSON, E., D. A. SNOW et D. CRESS (1994), «Negotiating the Public Realm: Stigma Management and Collective Action Among the Homeless», in *The Community of the Streets*, edited by L. LOFLAND and S. E. CAHILL, Greenwich, CT : JAI Press, p. 121-143.
- CAHILL, S. E. et R. EGGLESTON (1995), «Reconsidering the Stigma of Physical Disability: Wheelchair Use and Public Kindness», *The Sociological Quarterly*, vol. 36, n° 3, p. 681-698.
- CHARMAZ, K. (1991), *Good Days, Bad Days: the Self in Chronic Illness and Time*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press.
- CLARK, K. B. et M. P. CLARK (1947), «Racial Identification and Preference in Children», in *Readings in Social Psychology*, edited by Thomas M. NEWCOMB and E.L. HARTLEY, New York, Holt, p. 169-178.
- CRESS, D. et D. A. SNOW (2000), «The Outcomes of Homeless Mobilization: the Influence of Organization, Disruption, Political Mediation, and Framing», *American Journal of Sociology*, vol. 105, n° 4, p. 1063-1104.
- DANIELS, A. K. (1987), «Invisible Work», *Social Problems*, vol. 34, n° 6, p. 403-415.
- DARROUGH, W. D. (1989), «In the Best Interest of the Child II: Neutralizing Resistance to Probation Placement», *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 18, n° 1, p. 72-88.
- DERBER, C. (1979), *The Pursuit of Attention: Power and Individualism in Everyday Life*. NY, Oxford University Press.
- DUNEIER, M. et H. MOLOTCH (1999), «Talking City Trouble: Interactional Vandalism, Social Inequality, and the "urban interaction problem" », *American Journal of Sociology*, vol. 104, n° 5, p. 1263-1295.
- FOSS, D. A. et R. LARKIN (1986), *Beyond Revolution: a New Theory of Social Movements*. South Hadley, MA, Bergin and Garvey.
- GARDNER, C. (1995), *Passing by: Gender and Public Harassment*, Berkeley, University of California Press.
- GECAS, V. et P. J. BURKE (1995), «Self and Identity,» in *Sociological Perspectives on Social Psychology*, edited by K. S. COOK, G. A. FINE, et J. HOUSE, Boston, Allyn and Bacon, p. 41-67.
- GOFFMAN, E. (1959), *The Presentation of Self in Everyday Life*, NY, Doubleday Anchor.
- GOFFMAN, E. (1961), *Asylums*, Garden City, NY, Anchor.
- GOFFMAN, E. (1963), *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.
- GOFFMAN, E. (1971), *Relations in Public*, NY, Basic Books.
- GUBRIUM, J. (1980), «Patient Exclusion in Geriatric Settings», *The Sociological Quarterly*, vol. 21, n° 4, p. 335-348.
- HERMAN, N. J. (1993), «Return to Sender: Reintegrative Stigma-Management Strategies of ex-Psychiatric Patients», *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 22, n° 3, p. 295-330.
- HOCHSCHILD, A. R. (1983), *The Managed Heart*, Berkeley, University of California Press.
- HOROWITZ, R. (1995), *Teen Mothers: Citizens or Dependents*, Chicago, University of Chicago Press.
- KARP, D. A. et W. C. YOELS (1986), *Sociology and Everyday Life*, Itasca, IL, Peacock Publishers.
- KRETZMANN, M. J. (1992), «Bad Blood: the Moral Stigmatization of Paid Plasma Donors», *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 20, n° 4, p. 416-441.
- LIVELY, K. J. (2001), «Occupational Claims to Professionalism: the Case of Paralegals», *Symbolic interaction*, vol. 24, n° 3, p. 343-65.

- LOSEKE, D. R. (1992), *The Battered Woman and Shelters: the Social Construction of Wife Abuse*, Albany, NY, State University of New York Press.
- MEAD, G. H. (1934), *Mind, Self, and Society*, Chicago, University of Chicago Press.
- MILLER, G. (1991), *Enforcing the Work Ethic: Rhetoric and Everyday Life in a Work Incentive Program*, Albany, NY, State University of New York Press.
- PIERCE, J. (1995), *Gender Trials: Emotional lives in Contemporary Law Firms*, Berkeley, University of California Press.
- ROSENBERG, M. (1981), «Self-Concept: Social Product and Social Force», in *Social Psychology: Sociological Perspectives*, edited by MORRIS ROSENBERG et RALPH H. TURNER, NY, Basic Books, p. 593-624.
- ROSENBERG, M. et F. R. ROSENBERG (1989), «Old Myths Die Hard: the Case of Black Self-Esteem», *Revue Internationale de psychologie sociale*, vol. 2, n° 3, p. 355-365.
- ROSENBERG, M. et R. G. SIMMONS (1972), *Black and White Self-Esteem: the Urban School child*, Washington, D.C., American Sociological Association.
- SCHWALBE, M., S. GOODWIN, D. HOLDEN, D. SCHROCK, S. THOMPSON et M. WOLKOMIR (2000), «Generic Processes in Reproduction of Inequality: an Interactionist Analysis», *Social Forces*, vol. 79, n° 2, p. 419-52.
- SCHWARTZ, B. (1975), *Queuing and Waiting: Studies in the Social Organization of Access and Delay*, Chicago, University of Chicago Press.
- SNOW, D. A. et L. ANDERSON (1993), *Down on Luck: a Dstudy of Homeless Street People*, Berkeley, CA, University of California Press.
- SNOW, D. A. et L. ANDERSON (1987), «Identity Work Among the Homeless: the Verbal Construction and Avowal of Personal Identities», *American Journal of Sociology*, vol. 92, n° 6, p. 1336-1371.
- SNOW, D. A., L. ANDERSON et P. KOEGEL (1994), «Distorting Tendencies in Research on the Homeless», *American Behavioral Scientist*, vol. 37, p. 461-475.
- SNOW, D. A., L. ANDERSON, S. GONZALEZ-BAKER et M. MARTIN (1986), «The Myth of Pervasive Mental Illness Among the Homeless», *Social Problems*, vol. 33, n° 5, p. 407-423.
- SNOW, D. A. et M. MULCAHY (2001), «Space, Politics, and the Survival Strategies of the Homeless», *American Behavioral Scientist*, vol. 45, n° 1, p. 149-169.
- SPENCER, J. W. et J. L. MCKINNEY (1997), «“We Don't Pay for Bus Tickets, But We Can Help You Find Work”: the Micropolitics of Trouble in Human Service Encounters», *The Sociological Quarterly*, vol. 38, n° 1, p. 185-203.
- STRAUSS, A. (1969), *Mirrors and Masks*, San Francisco, Sociology Press.
- WILLIAMS, C. L. (1995), *Still a Man's World: Men do Women's Work*, Berkeley, University of California Press.
- WRIGHT, T. (1997), *Out of Place: Homeless Mobilization, Subcities, and Contested Landscapes*, Albany, NY, State University of New York Press.
- YANCEY, W. L., L. RIGSBY et J. D. MCCARTHY (1972), «Social Position and Self-Evaluation: the Relative Importance of Race», *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 4, p. 338-359.
- YOELS, W. C. et J. M. CLAIR (1994), «Never Enough Time: How Medical Students Manage a Scarce Resource», *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 23, n° 2, p. 185-213.